



▲
AVANT LE TOURNANT

Cette photo a cent ans. Elle nous parle d'une époque où les frontières entre humains et non-humains étaient encore bien étanches. En attendant de déguster le fruit de la chasse – qui en est le but principal, on a tendance à l'oublier –, les participants à ces sorties posaient sereinement, heureux qu'un appareil photo immortalise la scène.

CHASSEUR AVEC SA FAMILLE.
ITALIE, 1926.
COLLECTION S. DALLA BERNARDINA.

INTRODUCTION
**LA BATAILLE
DES CHAMPS :
DU BON USAGE
DE LA RURALITÉ**

C'était dans le Piémont italien, chez un chasseur rural des plus « authentiques », le rêve pour l'ethnologue en formation que j'étais. Pour faire rustique, en parlant de la vache qui lui appartenait, j'ai utilisé le mot « vacca ». Le problème est que ce terme, en italien moderne, a assumé des connotations ambiguës, indiquant moins une espèce animale que des dispositions psychologiques et morales. Il m'a donc repris : « Pourquoi ne l'appellez-vous pas "mucca" ? » On est vite passés à la chasse. Il ne chassait que des marmottes et des chamois. J'ai commencé par le questionner sur le déterrage des marmottes : « Vous considérez que c'est une chasse comme les autres ? » Il m'a répondu : « Comme je le disais dans le livre... parce que sur ce sujet on m'a déjà interviewé... attendez un instant... » Il a sorti de son buffet le bouquin d'un ethnographe local, il a enfourché des lunettes rondes, en métal, qui lui donnaient une allure à la Marcel Mauss, et il m'a lu son propre témoignage. Il l'a ensuite commenté en précisant : « Oui, parce que la chasse à la marmotte, au-delà de la chasse, est un grand moment de sociabilité

masculine. » J'ai soudainement saisi la difficulté de ma tâche : cela fait pas mal de temps que le discours des ethnologues circule et influence le discours des « ethnologisés ».

*
**

On dit *ruralité* et on pense à la nature. Mais c'est juste par contiguïté. La nature s'accommode volontiers de l'adjectif *sauvage*. Elle penche vers le biologique et la *wilderness*, elle sent les vents du large, la chlorophylle, l'atmosphère embaumée des sapinières canadiennes. La ruralité a des connotations plus agrestes. Elle a le parfum du terroir, des herbes de Provence, des fromages, des pots de jacinthes et du fumier. Ce qui rassemble les deux, c'est leur poids idéologique. Cela fait quelques décennies qu'on se chamaille autour de la nature, de sa gestion et même de sa définition. Aujourd'hui, on se dispute également autour de la ruralité.

Lors de l'élection présidentielle de 2022, en France, c'est au nom de la ruralité que les chasseurs ont revendiqué leur présence dans les clairières et dans les bois. Et on peut les comprendre. Lorsqu'un archéologue découvre un nouveau site, on dit qu'il en est l'« inventeur ». *Invenire*, en latin, signifie « trouver ». L'archéologue est l'inventeur des sites qu'il repère. Le chasseur, lui, n'a pas inventé la nature. Mais il est l'inventeur, en bonne partie, des usages ludiques de la nature. Il était déjà sur place lorsque vagabonder dans la verdure n'était pas à la mode. Il faisait du *tracking*, du *bird-watching*, de l'*orientiring* bien avant la naissance de Decathlon et de Nature & Découvertes. Et maintenant qu'il est *persona non grata*, on le somme de s'en aller. « Eh non, réplique-t-il, j'étais là avant vous et j'y reste. Si je persévère, d'ailleurs, c'est au nom de la ruralité, de ces savoir-faire ancestraux, de ces anciennes traditions que vous balayez d'un revers de main

sans en saisir la portée, pauvres ignares. Ignares et ethnocidaire ! » Ses détracteurs lui répondent : « La ruralité, mon œil ! Je suis bien né à Paris, mais mes racines sont rurales. Et dans la famille, nous avons toujours détesté la chasse. Mes cousins, qui sont encore à la campagne, n'en peuvent plus de ces forcenés qui piétinent leurs prés et repartent à la sauvette, sans même refermer les enclos. Ils en ont marre de ces balles perdues qui sifflent autour de leurs enfants et de leurs bêtes. Vous n'avez pas le monopole de la ruralité ! » Bref, nous sommes loin de l'accueil joyeux réservé autrefois à l'almahach des Postes qui affichait périodiquement, et ça semblait normal, des chasseurs épanouis entourés par des chiens tout aussi épanouis. Nous sommes loin des temps où *Le chasseur français* était acheté même par les non-chasseurs sans provoquer de crises de conscience et de conflits intrafamiliaux.

RÉVISIONNISMES

Les choses ont changé avec le tournant écologique¹. La question animale occupe désormais le devant de la scène et les

-
1. Parallèlement à ce changement de sensibilité, on a assisté, dans les sciences humaines et sociales, à la remise en cause des approches universalistes pensant la nature comme un socle unitaire transculturel. Les recherches des penseurs du tournant ontologique, très attentives aux manières non occidentales d'envisager les liens entre les espèces, ont donné un nouvel élan à la discipline. Je me limiterai à citer les travaux pionniers de Philippe Descola, et tout particulièrement *La nature domestique : symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*, qui fixe les bases pour une réflexion et pour une recherche concrète autour des ontologies « non modernes », et *Par-delà nature et culture*, ouvrage qui anime encore aujourd'hui le débat et qui, par l'intérêt théorique et pratique de ses propositions, est parvenu à influencer le lexique même de l'anthropologie contemporaine.

chasseurs sont montrés du doigt. On les accuse de contribuer lourdement à la raréfaction de la faune sauvage, à la disparition de certaines espèces, à l'explosion démographique des sangliers qui de sauvage, désormais, n'ont plus que le nom. On les accuse aussi de ne pas ramasser leurs douilles et de disperser des plombs dans l'environnement, de porter atteinte aux espèces en mauvais état de conservation, d'entraver la création d'espaces protégés, de relâcher du gibier d'élevage, de détruire des prédateurs alliés de l'agriculture.

Les chasseurs contre-attaquent :

« Qui a rendu possible le retour des grands herbivores dans le territoire français ? Qui se décarcasse pendant la mauvaise saison pour fourrager le gibier ? S'il y a des écologistes, c'est bien nous. Nous sommes les premiers écologistes de France. Nous l'avons toujours été. Et, quant à la légitimité culturelle de notre pratique, pensez aux traités du Moyen Âge, de véritables encyclopédies de sciences naturelles. Pensez à la grande tradition des peintres animaliers, Desportes, Oudry, Courbet... Pensez à la littérature. Il n'y a pas que Vialar et Genevoix. Maupassant aimait passionnément la chasse. Il était bien un grand écrivain, non ? Et Gide ? Et Leiris ? Que faisaient-ils en Afrique ? Ils chassaient. Sans parler de Karen Blixen, d'Ernest Hemingway, etc. J'ajouterai que nous ne sommes pas les seuls à mettre en avant l'importance sociale et culturelle de la chasse. Beaucoup d'historiens, d'ethnologues, de sociologues se sont penchés sur ce monde méconnu – oui, parce que, derrière les stéréotypes, il reste un monde largement méconnu. »

Tout cela est vrai. Je pense aux actes du congrès de Nice consacré à la chasse au Moyen Âge, aux recherches de Michel Bozon et Jean-Claude Chamboredon, au numéro historique d'*Études rurales* dirigé par Christian Bromberger et Gérard Lenclud en 1982, une référence incontournable, véritable pierre angulaire dans le domaine de l'anthropologie

de la chasse. Et n'oublions pas les travaux d'Anne Vourc'h et de Valentin Pelosse, de Bertrand Hell, de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot et, tout récemment, de Charles Stépanoff². De mon côté, je pense avoir contribué activement à la « mise en culture » de ce monde en déclin par son exploration et par la restitution anthropologique de ce que j'ai cru y apercevoir³. J'ai commencé par une étude historique dans les Alpes de Vénétie, histoire de comprendre ce qui se passait dans la tête des chasseurs avant que leur pratique ne devienne un enjeu moral et politique. C'est là que j'ai découvert l'existence d'une chasse rurale – rurale et populaire à la fois –, différente des chasses pratiquées par les notables et par les citadins. Et c'est à partir de ce *background* historique que je me suis lancé dans l'ethnographie. Connaître ce qui s'était passé dans la région me donnait un peu de compétence, mais aussi de la crédibilité. Je débarquais chez des chasseurs âgés dont on m'avait passé l'adresse : « Je viens de la part d'untel, vous a-t-il prévenu ? Il dit que vous avez plein d'histoires à me raconter... » Après m'avoir examiné, avoir compris que je ne parlais pas le patois, ce qui n'était pas bon signe, et en avoir déduit à juste titre que j'étais un débutant, ils répondaient patiemment à mes questions par des lieux communs. Il m'arrivait d'avoir des données concernant les endroits qu'ils évoquaient, provenant de mes visites à la bibliothèque municipale et de ma collection de coupures de presse : « C'est là derrière, si j'ai bien compris, que l'ingénieur untel avait loué une vallée entière pour en faire sa réserve privée. Je crois connaître même le nom de son garde champêtre qui était né pas loin d'ici, il

2. On trouvera l'ensemble des références à ces auteurs dans la bibliographie.

3. C'est un exercice relativement dangereux. Actuellement, dans certains milieux, on risque de passer pour des collabos ou, au mieux, pour des ringards.

me semble, un grand alpiniste... » Et sur un autre registre, à propos de la faune locale : « C'est vrai qu'il y a pas mal de chevreuils maintenant, alors qu'ils avaient complètement disparu. Le premier – je l'ai découvert l'autre jour en fouillant dans les archives de la Fédération – a été abattu en 1936. Il y a même la photo. » Face à ces remarques pédantes mais utiles, le ton changeait et les informations devenaient plus précises. Au tout début, dans ma ferveur de débutant en quête de visibilité, j'ai même écrit deux ou trois articles dans les revues de chasse italiennes. Mais ça a vite mal tourné :

« Vous êtes ethnologue, m'a-t-on dit... Alors, pourquoi n'employez-vous pas plus souvent les termes *rite*, *mythe*, *tradition* ? – C'est que je suis ethnologue, justement, et je n'ai pas le droit de banaliser ces concepts pour faire plaisir à votre rédaction⁴. »

J'ai aussi participé à quelques documentaires de vulgarisation, peu de chose à vrai dire, et j'ai ponctuellement été déçu en découvrant qu'au moment du montage on n'avait gardé que les parties les moins critiques, les moins ironiques. J'avais beau insister sur la dimension fictionnelle du « retour à la nature », sur le caractère pittoresque des messes de la Saint-Hubert, célébrées même là où ça ne se faisait pas pour donner à la chasse une allure sacrale. J'ai écrit des textes sur l'« appel du sauvage » et le « retour du prédateur », c'est vrai, mais c'était pour rappeler que la « naturalité de la nature », l'idée que la nature est un lieu naturel où on retrouve sa naturalité, n'est qu'une construction sociale. Avant la prise de vues, je prévenais le réalisateur que je tenais à cet aspect, mais ça n'a jamais servi à grand-chose : mon rôle d'anthropologue était d'assurer l'ancestralité de la chasse et l'écologie intrinsèque du chasseur.

4. J'aurais voulu ajouter « bande de ritomanes », mais j'ai préféré éviter.

GREENWASHING CYNÉGÉTIQUE

Tout au long de ma recherche, j'ai suivi l'évolution d'un phénomène qu'on pourrait appeler *la mise au vert du chasseur français*. C'est un sujet impopulaire : les chasseurs n'aiment pas qu'on parle de leur adoption graduelle d'une posture environnementaliste. Cela semble remettre en cause le mythe tout récent du chasseur-premier-écologiste-de-France. Leurs détracteurs n'aiment pas non plus qu'on en parle, le fait que le chasseur puisse être considéré lui aussi comme un écologiste les met de très mauvaise humeur. Mais il faut que je précise mon point de vue : je ne suis pas en train de nier les compétences naturalistes du chasseur traditionnel. Le chasseur rural, le piègeur, l'oiseleur, le braconnier (celui qui vivait frauduleusement de la vente du gibier) avaient une connaissance profonde du cadre de leurs opérations. Leur maîtrise des relations que les espèces animales et végétales entretiennent mutuellement au sein de leur biotope ferait pâlir la plupart des animateurs nature contemporains, ces « parvenus des espaces boisés » – je caricature un peu – qui amènent les touristes dans les prés pour leur faire entendre le brame du cerf ou le hurlement du loup. Je préciserai au passage que les chasseurs de ce genre, détenteurs de savoirs ethnozoologiques et ethnobotaniques enviables, n'ont jamais été trop aimés par les chasseurs officiels (qui, par rapport à eux, en matière de savoirs naturalistes, restent souvent des dilettantes). Je ne suis pas non plus en train de nier l'authenticité de l'amour que les chasseurs d'avant la prise de conscience écologique⁵ éprouvaient pour les animaux qui

5. On pourrait les qualifier de chasseurs *classiques*, la notion de chasse *traditionnelle*, en France, ayant pris des connotations précises. J'inaugure

les entouraient : leurs chiens, leurs furets, mais aussi leurs appelants (ce qui peut paraître paradoxal, mais qui mérite réflexion) et même leurs proies (ce qui peut paraître encore plus contradictoire et qu'on ne peut pas régler dans les quelques lignes de cette introduction⁶). Dans cette perspective, l'idée que le chasseur puisse s'autoproclamer « premier écologiste de France » n'est pas si arbitraire qu'on le prétend⁷. Je pense cependant, et c'est le cœur de mon propos, que les cadres mentaux dans lesquels évoluait le chasseur rural étaient loin de faire de lui un « préleveur avisé » ménageant la ressource et se limitant à des prises ponctuelles.

Dans les sociétés traditionnelles, le statut du gibier était très ambigu. Susceptibles de porter atteinte aux récoltes, les animaux sauvages (grives, lapins, chevreuils, pour ne citer que les comestibles) étaient perçus avant tout comme des nuisibles et, en second lieu, comme des ressources alimentaires. Dans un monde en lutte contre la nature proliférante, la protection des espèces sauvages n'était pas une priorité. Tous les paysans ne chassaient pas, loin de là. Et, lorsqu'ils chassaient, ce n'était pas pour faire la chasse de sélection. Ils expulsaient le sauvage de leur territoire, ils prélevaient ce

cette catégorie tout à fait discutable pour indiquer les chasseurs de l'époque préécologique.

6. J'aurais aussi du mal à nier le rôle rempli par les réserves de chasse, qui ne datent pas d'aujourd'hui, dans la conservation d'espèces qui auraient autrement disparu. On connaît par exemple le rôle rempli par le Roi Chasseur Victor Emmanuel II, créateur du parc national du Grand-Paradis, dans le sauvetage du bouquetin.
7. En 2018, l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité a établi que la formule « premiers écologistes de France », revendiquée par les chasseurs et insérée dans leur campagne publicitaire, ne se fondait pas sur des « éléments justificatifs objectifs et vérifiables », et a demandé à la RATP d'ajouter un point d'interrogation sur les affiches du métro parisien. On peut comprendre cette prise de position, qui va dans le sens du ressenti collectif, mais cela reste un point de vue.

que le hasard mettait à leur portée, ils braconnaient. Ils attrapaient les martres dans les greniers, ils attendaient le lièvre dans les potagers, ils guettaient le sanglier dans la vigne ou sous les amandiers. Tout au long de la chaîne alpine, dans les Ardennes, en Corse, ils piégeaient allègrement les oiseaux migrateurs et en faisaient commerce. La domestication de l'espace, sa « ruralisation », était un travail permanent, toujours remis en cause par l'exubérance des bêtes sauvages. Songer à leur protection aurait été un non-sens.

LE CHASSEUR RURAL EN MAÎTRE DES ANIMAUX

Le déguisement du chasseur rural en maître des animaux secourable et parcimonieux nous séduit, certes. Il va dans le sens de nos désirs. Il nous réconcilie avec les bons chasseurs du *Petit chaperon rouge* et de *Blanche-Neige*. Il permet de faire face aux excès d'une opinion publique citadine, souvent déconnectée de la réalité des campagnes, qui voudrait dicter la loi dans les prés au nom de ses propres fantasmes et des quelques principes de morale écologique appris dans les cours de SVT. Il permet aux 36 % des détenteurs de permis de chasse entrant dans la catégorie « cadres et professions libérales⁸ » de se découvrir écologistes par contiguïté. Leur raisonnement est le suivant :

- « 1. Le chasseur rural est le chasseur prototypique. Il aime la nature, la connaît en profondeur et la protège.
2. La ruralité, avant d'être une donnée sociologique, est un sentiment, un état d'esprit.

8. Les agriculteurs ne sont que 8,5 %.

3. Tout chasseur, même urbain, dans son for intérieur est un rural.
4. Donc tout chasseur aime la nature, la connaît en profondeur et la protège. »

La légende du rural/démiurge, veillant à la préservation du domestique et du sauvage avec la même sollicitude, présente d'autres avantages : elle permet aux propriétaires des résidences secondaires de confirmer ce que leur voisin fermier leur répète depuis toujours : « Moi, lorsque j'ai attrapé deux bécasses, je m'arrête. Ça me suffit, pourquoi en tuer plus ? » Ce qui se traduit par : « Joseph... je l'ai toujours connu, c'est l'exemple même de la sobriété. Lui, quand il a pris deux bécasses, il s'arrête. » La fable du « protoécologisme rural » a également des effets politiques : elle permet de broser le chasseur et sa famille dans le sens du poil (et il s'agit d'un électorat précieux, convoité par presque tous les partis). Personnellement, je trouve cette idée tout aussi irréaliste que le mythe de l'écologisme avant la lettre des « peuples de nature », un mythe qui ressurgit périodiquement avec de nouvelles variantes. Celle qui circule aujourd'hui consiste à objecter aux démystificateurs, accusés d'universaliser des prérogatives occidentales, que les « peuples de nature » ont leur écologie à eux, qui diverge de la nôtre. C'est sans doute vrai, mais cette écologie alternative n'exclut pas les massacres ni les actes de cruauté décrits par les observateurs occasionnels qui reviennent des régions fréquentées par les ethnologues sans thèse à défendre sur les conditions édeniques de l'état de nature. Ce mythe perdure, alors que déjà Marshall Sahlins, dans *Âge de pierre, âge d'abondance*, mettait en avant l'imprévoyance proverbiale des chasseurs-cueilleurs⁹. Cette évidence

9. Qu'il présente comme une constante qui a ses explications. Il s'appuie sur les remarques désabusées du missionnaire Paul Le Jeune à propos

est connue depuis longtemps mais, au sujet des « naturels », nous préférons garder une approche déductive : si nous, les « artificiels », les urbains, nous sommes comme ça, les gens des campagnes sont forcément le contraire. Le « bon chasseur rural » d'aujourd'hui devient ainsi l'équivalent contemporain du bon sauvage des Lumières, réceptacle de toutes les vertus qui manquent au « mauvais civilisé¹⁰ ».

DEVENIR ÉCOLOGISTE

Mais alors, si mon point de vue est pertinent, comment expliquer la véhémence – et je pense même la bonne foi – avec laquelle les chasseurs contemporains défendent le cliché du chasseur écologiste ? C'est parce que, effectivement, ils le sont devenus. Et cela fait déjà un moment. Les chasseurs

des indiens Montagnais, coupables, d'après lui, de tout ratisser à chaque sortie de chasse sans aucun scrupule : « Le mal est qu'ils font trop souvent des festins dans la famine que nous avons endurée : si mon hôte prenoit deux, trois, et quatre castors, tout aussi tost fut-il jour, fut-il nuit on en faisoit festin à tous les Sauvages voisins ; et si eux avoient pris quelque chose, ils en faisoient de mesme à mesme temps : si que sortant d'un festin vous allez à un autre, et par fois encore à un troisième, et un quatrième. Je leur disois qu'ils ne faisoient pas bien, et qu'il valoit mieux réserver ces festins aux jours suivants, et que ce faisant nous ne serions pas tant pressés de la faim ; ils se moquoient de moy ; demain (disoient-ils) nous ferons encore festin de ce que nous prendrons ; ouï mais le plus souvent ils ne prenoient que du froid et du vent. » (P. Le Jeune, « Relation of what occurred in New France in the year 1634 », cité par M. Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance : l'économie des sociétés primitives*, p. 72.) Je commente ce passage dans S. Dalla Bernardina, *Le retour du prédateur : mises en scène du sauvage dans la société post rurale*, p. 31.

10. Sur le bon sauvage et son instrumentalisation philosophique, voir M. Duchet, *Anthropologie et histoire au Siècle des lumières*.

des années 1970 « prélevaient » leurs lièvres et leurs faisans en commençant à se douter que ça n'allait plus de soi, qu'il fallait se justifier. Ils n'auraient jamais pensé qu'ils seraient pris à témoin dans un débat sur les frontières ontologiques, à savoir sur la distance qui nous sépare des autres animaux, mais ils n'étaient pas imperméables au changement sociétal qui était en train de se profiler. Leur regard a changé, leurs pratiques aussi. Au fur et à mesure que les revues du secteur (*Le chasseur français* en tête) se mettaient au vert, que les autorités cynégétiques s'engageaient dans une politique responsable de gestion de la faune sauvage et en faisaient la pédagogie, ils ont verdi aussi.

Les chasseurs nés dans les années 1970 ont aujourd'hui 50 ans. À leur naissance, l'écologisme cynégétique était en train de s'installer. Ils ont grandi dans ce bain. Lorsqu'ils parlent du chasseur écoresponsable, des limites qu'il se donne, des efforts qu'il fait pour protéger le gibier et veiller à sa reproduction, ils ne mentent pas, ça correspond à leur vécu. Le fait qu'ils projettent dans le passé une réalité qui est propre à leur époque est un phénomène normal, bien connu des historiens. Le fait que les plus vieux, les « chasseurs d'antan », relisent leur passé à la lumière des nouvelles modes et des nouveaux paradigmes l'est tout autant. Il est aussi normal que l'ethnologue mène ses enquêtes en prenant au sérieux le discours de ses informateurs. Aujourd'hui, ces informateurs, même s'ils habitent dans un décor érémitique comme le villageois de mon introduction, sont imprégnés par la rhétorique ambiante. Je les écoute, j'enregistre leurs témoignages et, par moments, je crois reconnaître la voix de Christian Bromberger, de Bertrand Hell, de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, autrement dit, des chercheurs qui ont su restituer au mieux la vision du monde des chasseurs. Je m'efforce en vain d'établir des priorités : qui a dit

les choses en premier ? Est-ce l'acteur social qui a produit les représentations recueillies par l'ethnologue ou est-ce l'ethnologue qui les lui a insufflées ? L'un et l'autre vraisemblablement. C'est le paradoxe de l'œuf et de la poule. À l'époque de la surmodernité, caractérisée comme le dit Marc Augé par « l'omniprésence, au sein de chaque foyer, d'images du monde entier¹¹ », nous nous influençons mutuellement, nous collaborons.

MISE AU ROUGE ET MISE AU BLANC

Bref, dans certains secteurs de l'opinion publique, un consensus semble se créer, issu de la convergence du point de vue des observateurs et de celui des observés, autour de l'« écologisme atavique » du chasseur. Mais, à l'extérieur de ce monde qui chante à l'unisson, la musique est bien différente. Une bonne partie de la population française aimerait que la chasse disparaisse tout court. Et le processus s'accélère. C'est le résultat de ce que Jean-Claude Chamboredon appelait les conflits autour des usages sociaux des espaces ruraux¹². Amplifiés par les réseaux sociaux, ces conflits prennent des formes de plus en plus virulentes. Pendant que les chasseurs font de leur mieux pour se mettre au vert, leurs antagonistes font ce qu'ils peuvent pour les mettre au rouge. Je cite en

-
11. La surmodernité, selon Augé, serait caractérisée par la « surabondance événementielle », la « surabondance spatiale » et l'« individualisation des références » (*Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*).
 12. J.-C. Chamboredon, « La diffusion de la chasse et la transformation des usages sociaux de l'espace rural ». Il faut aussi citer, tellement il est lié à notre problématique, l'article de M. Bozon et J.-C. Chamboredon, « L'organisation sociale de la chasse en France et la signification de la pratique ».

vrac quelques commentaires glanés sur les réseaux sociaux. Le choix est énorme :

« Ne l'oublions jamais, la finalité de la chasse c'est de tuer. »
 « Quand l'acte de tuer cache des perversions profondes... Ça se passe comme ça chez les chasseurs. »
 « Violents avec les animaux, violents avec les humains... Lamentables chasseurs. Protégés par le pouvoir, ils sont capables de tout ! »
 « Ils doivent se faire soigner surtout ! »

Le thème de la folie meurtrière revient sans arrêt. Un escadron de médecins improvisés parcourt l'espace médiatique pour psychiatriser la passion de la chasse et la réduire au « plaisir de tuer ».

La mise au rouge implique une mise au blanc, c'est-à-dire l'effacement des réalités symboliques, existentielles, techniques, économiques liées à cet univers. Cette oblitération atteint également, et c'est presque cocasse, ce qui a trait à la dimension alimentaire et gastronomique. On en arrive ainsi à oublier que le mobile du chasseur, loin de se réduire au plaisir de mettre à mort une créature innocente, est d'abord le plaisir d'attraper un animal, de le mettre en casserole et de le déguster en bonne compagnie. Ce refus de l'évidence s'associe à des généralisations parfois fantaisistes, comme celle proposée récemment par un député français selon lequel « tuer des animaux pour notre plaisir gustatif est une faute éthique ». Le changement de perspective est considérable : si on s'en tient à cette manière de penser l'ordre du monde, l'humanité tout entière ou presque porte une faute originelle à se faire pardonner : l'alimentation carnée. S'agit-il vraiment d'une nouveauté ? Oui et non : autrefois on fustigeait les plaisirs de la chair, aujourd'hui on fustige les plaisirs de la viande. Les tabous changent mais leurs gestionnaires, les lanceurs d'anathèmes, sont toujours

là. J'ironise un peu, sous l'emprise partisane de mes pulsions carnivores, alors que le thème est sérieux¹³. Dans ses aspects utopiques, le discours animaliste anticipe peut-être le monde qui viendra. Et ce n'est pas à l'anthropologue, en tout cas, de dispenser des brevets de légitimité. Limitons-nous donc à retracer les termes de cette controverse et à illustrer les stratégies discursives élaborées par les uns et par les autres pour faire entendre leur voix.

LE CHASSEUR, UN INCULTE ?

La mise en transparence de l'arrière-plan culturel de la chasse s'exprime souvent par un syllogisme implicite : « Je ne connais pas grand-chose au vécu des chasseurs, à leurs lectures, à leurs conversations... mais il va sans dire que leur niveau culturel est extrêmement bas. Pourquoi ? Parce qu'il faut être des ignorants pour tuer des animaux. » À l'instar du « bon chasseur », avatar moderne du bon sauvage, même le « mauvais chasseur » est le fruit d'une déduction (s'il tue les animaux, c'est qu'il est un sadique) et d'un déni (s'il tue des animaux, c'est qu'il est sans éducation et sans culture). Le thème du sadisme du chasseur n'est pas récent, il n'a fait que se populariser. Je ne m'attendais pas à voir surgir, en revanche, celui

13. Certains trouveront dans ces références autobiographiques et dans l'expression de mon point de vue personnel un manque de pudeur. Je me situe en fait chez les anthropologues qui, au lieu de simuler une neutralité qui reste fatalement chimérique, trouvent nécessaire, sur le plan épistémologique, d'explicitier leur position par rapport au phénomène étudié. Voir, à ce sujet, mon article « “Je” interdit : le regard presbyte de l'ethnologue » et, sur la gestion opportuniste de la souffrance animale, dénoncée à de fins personnelles, « Le show “animalitaire” : mises en scène de la souffrance animale ».

de l'« ignorance structurelle » du chasseur qui prend des formes du genre : « Mauvais, agressif, inculte, égoïste, obscurantiste, vous avez tout à fait le profil du chasseur¹⁴. »

La lutte contre la chasse se présente donc aujourd'hui comme une lutte contre l'obscurantisme. On est contre la chasse au nom de la culture. Pas de la culture au sens anthropologique, bien évidemment, cela fait un long moment que nous avons compris que même les « autres » (même les illettrés, même ceux qui ne nous plaisent pas) sont dépositaires d'une culture¹⁵. La notion de culture à laquelle se réfèrent les détracteurs de la chasse a commencé à périlcliter vers la moitié du XIX^e siècle tout en restant ancrée dans le sens commun : il y a des gens cultivés, et d'autres qui ne le sont pas. Or – c'est presque ridicule de le préciser – ce n'est pas parce qu'ils partagent une vision du monde en dissonance avec la sensibilité ambiante que les chasseurs sont incultes et dépourvus de raison. Pour se défendre, d'ailleurs, ils jouent sur le même registre que leurs antagonistes et pointent le dilettantisme de ceux qui, sur le web, prennent des tons déclamatoires alors qu'ils ne savent pas distinguer une biche d'une chevrette (qui n'est pas une petite chèvre, mais la femelle du

14. Ces propos sont loin d'être isolés, comme en témoignent les messages suivants publiés sur Twitter (désormais X) : « Voici les courageux qui attaquent et te bloquent » (@AthosYorkshire, 9 octobre 2020) ; « Le bon chasseur extrémiste idiot, inculte, qui pense que la corrida et la chasse est un amusement culturel » (@natalijulien, 19 août 2019) ; « Tiens l'inculte, la misère intellectuelle du chasseur ou bouseux qui ne connaît rien de la biodiversité » (@SurfingCelia, 3 novembre 2020) ; « Je ne sais pas pourquoi je vois le chasseur (ou sa version femelle) comme un homme petit qui se rêve grand et noble, comme un inculte qui s'imaginer baigner dans la culture du terroir, comme un pauvre type sans pouvoir sauf son arme » (@SurfingCelia, 29 janvier 2021) ; « Ni horizon ni loisirs que le plaisir de tuer » (@WallNut39664339, 26 octobre 2021).

15. Au moins depuis les travaux de Morgan et de Boas, pour ne pas parler de la leçon qui nous a été livrée par C. Lévi-Strauss, « Race et histoire ».

chevreuil), un lièvre d'un lapin, une grive d'un étourneau, un frêne d'un érable. L'inculte, c'est l'autre. Dans le passé, même les chasseurs se réclamaient de la culture au sens classique. Ils étaient les « héros civilisateurs » qui repoussaient le sauvage dans ses retranchements, les maîtres de « l'art de la chasse », les compilateurs érudits des manuels de cynégétique, les pourvoyeurs de gibier exotique pour les muséums d'histoire naturelle, etc. Encore aujourd'hui, ils estiment représenter la culture officielle et même la science lorsqu'ils se présentent comme les garants des équilibres écologiques (l'Office national de la chasse et de la faune sauvage s'auto-proclame, non sans raison, « acteur majeur de la biodiversité »). Mais quand il est question de savoir-faire, de valeurs traditionnelles, d'éthiques alternatives fondées sur les identités locales, de sociabilités masculines, de pratiques initiatiques, de rites de passage, ils s'appuient clairement sur la notion de culture au sens anthropologique. Et c'est sous cet angle que le rappel à la ruralité devient précieux.

Le refus d'octroyer toute légitimité aux argumentations des chasseurs apparaît aussi, de façon inattendue, chez des chercheurs en sciences humaines et sociales¹⁶. Dans l'optique

16. C'est ainsi, par exemple, que la philosophe Florence Burgat liquide les recherches consacrées à la culture cynégétique : « La puissance interprétative, qui ne veut voir dans les rites sanglants qu'un témoignage culturel, fait aisément entrer toute activité dans sa grille. L'effectivité de la cruauté sombre dans l'irréalité pour devenir le support de multiples significations et de discours qui n'ont pas besoin d'être subtils pour charmer les oreilles en mal d'interprétations faciles. » (F. Burgat, « Les habits de la cruauté », p. 1224.) « Ne voir dans les rites sanglants qu'un témoignage culturel », effectivement, serait hypocrite et très réducteur. Moi-même, j'ai consacré plusieurs pages à l'analyse du spectacle sanglant et de ses implications psychologiques. Je me pose cependant la question suivante : a-t-on encore le droit, après le propos de Florence Burgat, de se pencher sur la chasse en tant que fait culturel sans avoir le sentiment

de ces derniers, l'anthropologue qui s'intéresse au monde de la chasse devient une sorte de complice, populiste et/ou naïf, qui contribue à propager des contrevérités. En croyant faire son métier, il cautionne les alibis censés masquer, derrière des mots grandiloquents (tradition, culture, amour pour la nature), une passion d'autres temps pour le sang qui coule¹⁷.

d'être « pas subtil » et de dire n'importe quoi « pour charmer les oreilles en mal d'interprétations faciles » ?

17. Je croyais poser une question centrale à propos de la gestion du discours sur l'animal dans les sciences humaines et sociales (question éthique et déontologique). Pour cette raison, j'ai répondu favorablement à une proposition qui m'avait été personnellement adressée par les responsables du colloque « Les animaux en ethnographie : quelles méthodes d'enquête, quelles postures éthiques ? » (Paris, Muséum national d'histoire naturelle, 21-22 novembre 2019). Voici le résumé de mon intervention qui était censée s'intituler « Nouveaux collaborationnismes : reste-t-il une place pour l'ethnographie de la chasse ? » : Il y a encore quelques années, l'anthropologie de la chasse gardait toute sa légitimité. Moins noble que l'étude des sociétés de chasse-cueillette ou de l'imaginaire cynégétique médiéval, elle constituait néanmoins un domaine de recherche respectable. Un peu « ringard » et « passéiste », selon certains, mais susceptible, en raison de la marginalité historique de son objet, de donner des informations précieuses sur les connaissances naturalistes vernaculaires, sur la sociabilité rurale, sur les dynamiques identitaires, sur les manières « non modernes » de se représenter les frontières ontologiques. Le discrédit qui pèse sur la chasse aujourd'hui semble déteindre sur les chercheurs qui s'en occupent. D'où cette question à caractère général : peut-on se pencher sur ces mondes obsolètes (l'univers de la chasse mais aussi celui de la corrida, du cirque, du Palio de Sienne, etc.) sans passer pour des nostalgiques et des complices ? En confirmation de sa pertinence, ma proposition a été refusée. Le comble est que je faisais partie du comité scientifique et que, dans ce rôle, j'avais évalué et accepté sans problème les propositions qui m'avaient été soumises (voir, sur mon blog *L'animal comme prétexte*, le billet du 13 juin 2020, « Ce que vous n'avez pas pu entendre au dernier colloque de la SEF » : lanimalcommeprétexte.blogspot.com/2020/06/ce-que-vous-navez-pas-pu-entendre-au.html). On aura remarqué, j'espère, l'intérêt ethnographique de cette note qui me permet, par un exemple personnel, de mieux

CE QUE J'AI VU

Après des années passées à étudier le monde de la chasse, je suis donc déstabilisé à double titre par le débat actuel. D'un côté, parce que l'écologisme archétypal dont se réclament les chasseurs ne correspond que partiellement aux données dont je dispose. De l'autre, parce que le rejet de l'épaisse toile de significations qui enveloppe la chasse, cette pratique millénaire, polysémique et multifonctionnelle, correspond encore moins à la complexité des mondes que j'ai pu rencontrer au cours de mes enquêtes. C'est la raison pour laquelle je tiens beaucoup aux recherches recueillies dans cet ouvrage qui résument une partie importante de mon ethnographie. Elles correspondent aux deux étapes d'une investigation que j'ai menée dans un premier temps dans la chaîne alpine et après, dans la tentative de repérer, derrière les continuités et les discontinuités, une logique sous-jacente, en Corse. Saucissonnée pour des raisons éditoriales, cette recherche retrouve ici son unité, reprenant et mettant à jour des articles parus dans des revues spécialisées, d'autres désormais introuvables et des inédits. Elle s'appuie sur les vives voix des témoins, que je laisse parler sans paraphraser leur discours. Elle photographie l'époque charnière où le mot *écologie* commençait à se populariser et les racines rurales, plutôt qu'un gage d'authenticité, étaient un trait biographique à ne pas trop étaler.

On pourrait se dire que cette reconstitution ethno-historique devrait intéresser les chasseurs en raison du respect et de la curiosité que je montre pour leur univers.

objectiver, comme le dirait Pierre Bourdieu, le champ et le débat que je suis en train de reconstituer.

Le problème, on le verra, est qu'elle ne suit pas forcément la narration officielle. Je présente ces études dans l'ordre de leur création, ce qui va permettre d'illustrer l'évolution de ma recherche. La première, « Hédonistes et ascètes : "Latins" et "Septentrionaux" à la chasse au chamois dans les Alpes italiennes », partait d'un constat : dans les Alpes piémontaises, au milieu des années 1980, deux formes de chasse au chamois cohabitaient. La plus populaire, collective et bruyante, consistait dans la poursuite des chamois par des rabatteurs et des chiens qui chamboulaient la forêt sur leur passage. Munis de fusils à canon lisse chargés de chevrotines, les chasseurs attendaient aux cols et tiraient indistinctement sur les mâles, les femelles et les jeunes. C'était la technique la plus ancrée dans le tissu rural¹⁸. L'autre forme de prélèvement était individuelle, silencieuse, avec fusil à lunette et à canon rayé. Elle s'inspirait de la chasse de sélection déjà bien implantée dans les pays de langue germanique, de l'autre côté des Alpes. Pratiquée initialement par quelques solitaires, par les citadins et par les notables locaux, cette chasse, plus compatible avec les idéaux écologiques émergents, a fini par devenir le modèle dominant, voire unique. Il va sans dire que les chasses bruyantes et collectives ne sont pas l'apanage des pays du Sud. Elles répondent à une nécessité objective : pour obliger les bêtes à quitter le bois, il faut être nombreux. Pour les recevoir à la sortie aussi. Et, pour qu'elles acceptent de bouger de leur repaire, mieux vaut avoir des chiens (dans les Alpes piémontaises, m'a-t-on expliqué, c'est déconseillé car ils « s'autoneutralisent » en tombant

des falaises). L'iconographie européenne pullule d'exemples montrant la large diffusion de ces chasses chorales, véritables expéditions militaires dans ces déserts (étymologiquement, espaces désertés par les humains), dans ces *terrae incognitae* qu'étaient les forêts. On pourrait citer la célèbre *Chasse de nuit* de Paolo Uccello (1470) : une foule de chasseurs et de chiens circule affairée parmi les arbres comme si elle déambulait sur la place du marché. La *Chasse au cerf* de Lucas Cranach l'Ancien (1529) illustre aussi ces chasses collectives : les chiens et les rabatteurs d'un côté, les cerfs qui courent épouvantés, attendus par les chasseurs cachés dans les buissons, l'arbalète à la main. Je pense aussi, dans un décor plus modeste et paysan, au retour des *Chasseurs dans la neige* de Pieter Brueghel l'Ancien (1565), avec une escadrille de chiens multiformes tout aussi épuisés que leurs maîtres. Pratiques patriciennes et plébéiennes se rejoignent dans l'opportunité d'être en nombre pour traquer un animal.

La perte de popularité de ces chasses collectives a progressé par étapes, liée aux transformations sociétales mais aussi aux avancées en matière de balistique. Les armes modernes permettent de viser les proies à des distances autrefois impensables et de les surprendre de loin, sans besoin de les terroriser. Ce déclin s'est accéléré avec l'affirmation d'une nouvelle éthique, établie sur la gestion faunistique, la sélection et la prise en compte des souffrances endurées par le gibier pendant sa fuite. Les résistances à ces changements n'ont pas manqué¹⁹, il suffit de penser à la vitalité de la chasse à courre et des polémiques qu'elle suscite. La prolifération des sangliers, dont on a pendant longtemps sous-estimé

18. Il y en avait une autre, à vrai dire, très rurale aussi, qui consistait à attraper les chamois au collet. Les spécialistes étaient rares et, tout en étant de fins connaisseurs de l'éthologie de *Rupicapra rupicapra*, n'ambitionnaient pas forcément l'étiquette de « chasseurs ».

19. Dus, par exemple, à l'explosion démographique des sangliers, avec des effets imprévisibles, parfois pittoresques, qui ne seront pas traités dans ces pages essentiellement rétrospectives.

la portée, a mis un bémol à cette tendance. La guerre déclarée à ces suidés omnivores qui infestent les campagnes et s'installent en ville a donné un coup de jeune aux battues administratives et autres rassemblements mélangeant raisons écologiques et mobiles ludiques. Mais la dynamique qui mène des chasses bruyantes et collectives aux « prélèvements » peu invasifs et ciblés est largement amorcée. En la considérant en perspective, on s'aperçoit que la vitesse de son évolution est une variable socioculturelle (toutes les couches de la société n'ayant pas réagi avec la même promptitude), mais aussi géographique, le Nord s'étant montré plus précoce que le Sud. Comme je viens de le rappeler, au moment de mon enquête dans les Alpes piémontaises ces deux approches coexistaient. Les entretiens et la reconstitution historique ont mis en évidence, derrière les gestes techniques, deux univers fort contrastés, l'un plus « nordique », le modèle de la chasse de sélection venant des pays de l'Europe centrale, l'autre plus « méridional » : en tout cas, deux manières différentes de penser la place de l'homme dans la nature, le statut du sauvage, la bonne mort animale.

UNE MÉMOIRE DE POISSON ROUGE

L'article « L'invention du chasseur écologiste : un exemple italien » résume à lui seul l'esprit de ce livre. Les sources à ma disposition, comme je le disais plus haut, montraient à quel point, avant le tournant des années 1970-1980, le mobile protectionniste était lointain des préoccupations du chasseur. La chasse et ses dérives éventuelles s'expliquaient en termes de « vocation » : la nature appelait et le « vrai chasseur », habité par une passion dévorante, répondait. Le chasseur

passionné est un personnage impétueux, romantique, peu enclin à la gestion faunistique. C'est le *Freischütz* de Carl Maria von Weber :

« Il cherche à travers les bouleaux et les charmes
Ta trace, ô gibier, du matin jusqu'au soir
Voilà le plaisir, le plaisir qu'il se donne
Et libre il n'a point de regrets sous les cieux. »

Arrêtons-nous sur le mot *liberté*. Il est essentiel pour comprendre le statut de la chasse « classique », celle d'avant le tournant environnementaliste. Les règles pour discipliner la chasse ne datent pas d'hier, certes, ni l'emploi de gardes champêtres pour les faire respecter. Il n'empêche que, dans l'imaginaire collectif, l'acte de chasser reste lié à notre passé de prédateurs et ouvre sur une autre dimension, celle où, en revenant à la nature et donc à l'état de nature, on retrouve magiquement la liberté perdue²⁰.

Il ne faut pas oublier que la chasse, au-delà de ses fonctions utilitaires, est une mise en scène collective, une expérience théâtrale dont même les braconniers, dans leur activité individuelle et clandestine, partagent le scénario. L'atmosphère dans laquelle se déroule ce « jeu²¹ » n'est pas celle de la vie ordinaire. La chasse « classique », celle d'avant sa « mise au vert », est une expérience extra-ordinaire au

-
20. J'analyse ce rappel constant (et instrumental) aux origines en citant, par exemple, Maupassant (mais c'est aussi le grand thème de *Croc-Blanc* de Jack London) dans la première partie de *L'utopie de la nature : chasseurs, écologistes et touristes*. À l'époque, je n'avais pas lu le passionnant ouvrage de J. Ortega y Gasset, *Méditations sur la chasse*, qui faisait à ce propos, cinquante ans plus tôt, des remarques allant parfois dans le même sens.
 21. Sur la notion de jeu appliquée au monde de la chasse et en général (une revisitation et un véritable développement des classiques de Huizinga et Caillois), je renvoie à l'ouvrage de R. Hamayon, *Jouer : une étude anthropologique*.

sens étymologique. Elle se déroule dans un prémonde, le monde d'avant le processus de civilisation, le monde où l'instinct retrouve toute sa place. Le monde où, contrairement à ce qui se passe dans la vie ordinaire, je peux faire ce que je veux. Si je dois, dans mon quotidien, économiser mes ressources, protéger mon bétail, ménager mes sentiments, rationaliser mes conduites, je peux, lorsque je pénètre dans ce pays de cocagne qu'est la nature sauvage (une nature sauvage peuplée par les rivaux des animaux domestiques), réaliser des cueillettes merveilleuses et procéder, sans regret, à de joyeux massacres. Si dans le temps profane je me retiens, dans celui de la fête j'ai le droit de me livrer, comme le dirait Georges Bataille, aux « dépenses improductives ». Les chasseurs des Alpes vénitiennes que je présente dans cet article entraient parfaitement dans ce cadre. Ils avaient émigré dans les pays germaniques en laissant derrière eux un passé de *cacciatori sfegatati*²². Ils revenaient trente ans plus tard pour se rendre dans les bois habillés comme des *Schützen*, les chasseurs tyroliens. À côté du *look*, ils avaient aussi changé de techniques et de conception de la chasse, convertis désormais à la chasse de sélection dont ils avaient appris les principes dans le pays qui les avait hébergés. Dans leur élan réformiste, ils avaient révisé aussi leur histoire et projeté dans le passé dont ils se revendiquaient un écologisme atavique « haut-vénitien »²³ purement conjectural. Un exemple lumineux d'invention de la tradition.

22. « Chasseurs acharnés » : cela vient du terme *fegato*, qui signifie « foie ». On retrouve cette formule très courante dans l'*Enciclopedia italiana Treccani*.

23. Alors que les « bas Vénitiens », eux...

CHASSES NOBLES ET CHASSES IGNOBLES

C'est un truisme, mais il faut maintenant rappeler que toutes les variétés de chasse n'engendrent pas le même spectre d'émotions ni le même engouement : tirer au vol sur des bartavelles est autre chose que déterrer des marmottes ou piéger des martres dans le grenier. L'imaginaire n'est pas le même, le mobile non plus. Depuis l'Antiquité, les traits nous rappellent l'importance de ces différences qui renvoient, derrière des préférences techniques, à des typologies sociales et psychologiques. C'était déjà ainsi dans la Grèce antique. Dans *Le politique*, après avoir précisé que la chasse dans son ensemble est connotée du côté du sauvage, Platon introduit toute une série de distinctions opposant les chasses nobles, pratiquées à l'arme blanche et dans la confrontation directe avec l'animal, aux chasses ignobles, fondées sur la ruse et sur l'emploi de filets²⁴. Cette hiérarchie des valeurs sera en quelque sorte inversée par l'Église qui réhabilitera la petite chasse alimentaire tout en stigmatisant les chasses déchaînées, envoûtantes, qui passionnaient les élites et qui leur étaient réservées. Cette mobilité des statuts associés aux types de chasse a continué bien au-delà du Moyen Âge. Que l'on songe à l'indifférence hautaine affichée par les adeptes de la chasse à courre à l'égard des oiseleurs. Que l'on songe, encore aujourd'hui, au sentiment de supériorité ressenti par le chasseur du dimanche, tueur de faisans d'élevage, vis-à-vis

24. Sur cette problématique, je renvoie à un ouvrage fondamental pour mieux connaître l'arrière-plan de l'imaginaire cynégétique occidental : P. Vidal-Naquet, *Le chasseur noir : formes de pensée et formes de société dans le monde grec*.

du paysan qui « prélève », doublement satisfait, les grives qui s'en prennent à son raisin²⁵. Il ne faut pas croire, à ce propos, que les autorités cynégétiques aient toujours été charmées par les chasses traditionnelles qu'elles défendent bec et ongles actuellement. Juste un court souvenir, pour illustrer mon propos : lors d'une des premières éditions du Game Fair italien, grande kermesse consacrée à la chasse, à la pêche et aux sports de plein air qui se tenait sur les berges du lac de Bracciano, pas très loin de Rome, j'ai croisé par hasard un haut fonctionnaire de la Fédération italienne de la chasse. Je l'avais déjà rencontré au début de mes enquêtes. Il portait des lunettes fumées comme dans le film *Le parrain*, mais il était très gentil. Je lui ai dit :

« Cher *cavaliere*, je trouve cette initiative très réussie, passionnante. Franchement. Ça montre que la chasse reste quelque chose de vivant [Formule ambiguë, je le concède, n.d.a.]. Dommage qu'il n'y ait pas de stands consacrés au piégeage des petits oiseaux, tellement diffusé dans votre région, et tellement riche d'histoire. – Mais cher Dalla Bernardina, m'a-t-il répondu, c'est fini avec tout ça. Les chasseurs s'en fichent. Pourquoi voulez-vous qu'ils se contentent d'une Cinquecento [Un célèbre modèle de FIAT, n.d.a.] alors qu'ils peuvent disposer d'une Ferrari ? »

Il voulait dire par là que tout le monde, désormais, avait son chien d'arrêt et pouvait se rendre dans un *fagianodromo* pour tirer les faisans et les perdreaux à des prix raisonnables.

Inutile de préciser que ces évaluations répondent à des variables sociales et régionales. À certaines époques, le piégeage des petits oiseaux pouvait atteindre les sommets de la

respectabilité, comme en Vénétie, au Frioul, en Lombardie, lorsqu'il était pratiqué par de grands propriétaires terriens utilisant ces installations végétales qu'on appelle les *roccoli*. Le chasseur de bécasses, avec son allure de *sportsman* anglais, n'avait rien à faire avec les aficionados des battues municipales, à l'ambiance trop collectiviste et populaire. Ceux-ci, à leur tour, se distinguaient du chasseur au poste, avec sa bouillotte et ses quelques appelants plus ou moins guillerets, occupé à agrémenter ses derniers automnes par des séances en plein air. Bref, n'oublions pas que derrière la figure générique du chasseur, brandie comme un étendard par les représentants de la catégorie, se cachent des profils et des *ethos* parfois incompatibles.

LE RAPPORT INVESTISSEMENT/PROFIT

Je le savais, certes, mais cela restait quelque chose d'abstrait. C'est pendant l'enquête que j'ai menée dans les vallées vaudoises du Piémont que j'ai compris à quel point ces mondes peuvent être différents, mais aussi à quel point ils font partie d'un même système, dans le sens où ils sont pensés les uns en fonction des autres. Dans le microcosme du val Germanasca, le système local classait implicitement les types de chasse selon leur degré de rentabilité et leur proximité avec l'univers du travail agricole. Aux deux extrêmes, on trouvait la chasse à la plume avec le chien d'arrêt, pratiquée essentiellement par les citadins (une chasse trop coûteuse par rapport à ses retombées pratiques et donc « déséquilibrée » du point de vue du rapport investissement/profit) ; de l'autre, le déterrage des marmottes, une forme de prélèvement tout aussi « déséquilibrée », mais dans le sens

25. J'ai encore à l'esprit le comportement d'un de ces chasseurs urbains tombé sur un merle accroché à un collet. Il l'a rangé dans sa poche en s'exclamant : « Ah, ces foutus braconniers ! », et il a continué tranquillement ses « faisanicides ».

opposé. Entre les deux, des préférences imprévues : celle pour la chasse au lièvre, par exemple, alors que dans mes attentes la reine des chasses, pour les montagnards dignes de ce nom, était celle au chamois. Et j'étais loin de soupçonner les grands attraits ludiques offerts par l'affût nocturne au renard. À l'époque de mon enquête, le processus d'écologisation de la chasse était déjà entamé. Il a abouti par la suite à des résultats remarquables. Voulue par les chasseurs, la création en 1964 de la Zona Alpi conférait au territoire alpin un statut spécial. En responsabilisant les chasseurs locaux, devenus les gestionnaires du patrimoine faunistique, elle a inauguré un cycle vertueux qui a largement modifié l'état des choses. Mais, dans les années 1980, la vieille logique, celle qui avait amené à la quasi-disparition des grands ongulés dans les Alpes méridionales, laissait encore quelques traces. Dans les préférences cynégétiques des habitants du val Germanasca, comme je viens de l'indiquer, le rapport investissement/profit jouait un rôle central (on laisse aux autres les types de chasse les plus onéreux et les moins productifs). Dire qu'ils faisaient des efforts pour la reproduction de la ressource, cependant, serait peu réaliste. Ils achetaient tous les ans des lièvres pour le repeuplement, c'est vrai, mais parce que, à la fin de la saison, ils avaient largement épuisé le stock. La protection du chamois était en train de décoller, mais avec les sursauts d'un vieux biplan qui fatigue à quitter le sol. J'ai vite compris qu'ils gardaient des secrets (existe-t-il, me rétorquera-t-on, des équipes de chasseurs qui n'ont pas de secrets à garder ?). Je m'en suis aperçu à deux reprises. J'avais exprimé aux responsables locaux mon souhait de les suivre dans la première sortie de chasse au chamois de la saison. Hélas, ils ont décliné ma proposition en arguant : « On aimerait bien, mais c'est trop dangereux. Si c'était pour le sanglier,

ça aurait été différent... » L'année suivante, je suis revenu à la bonne période dans l'espoir d'assister à une chasse au sanglier. J'ai proposé de les accompagner, mais ils m'ont répondu : « On voudrait bien, mais c'est trop dangereux. Si c'était la chasse au chamois, ça aurait été différent... » J'ai compris les raisons de cette réticence au cours d'un entretien. Normalement, les chasseurs me recevaient seuls, ou en présence de quelques membres de la famille qui n'avaient pas grand-chose à ajouter. Dans un cas, toutefois, le chef des chasseurs locaux avait tenu à m'accompagner avec une certaine insistance. C'était pour rendre visite à un membre de l'équipe dont j'avais découvert l'existence et que je m'apprêtais à rencontrer : « Vous verrez, il ne s'exprime pas très bien, je viens pour aider... » En fait, le chasseur en question, qui rappelait vaguement Bourvil, s'exprimait admirablement, mais sa voix, par moments, sonnait hors du chœur et mon accompagnateur, préoccupé à juste titre, était venu le surveiller. À un moment donné, en échappant au contrôle du surveillant, le soliste a déclaré : « De chamois, ici, il n'y en a pas beaucoup, mais c'est mieux comme ça. Avec cette histoire du *consorzio*, tous les gens de la plaine cherchent à venir chasser chez nous. Alors... moins de chamois, moins de Turinois²⁶. » Autrement dit, il n'y a pas que les chasseurs d'un côté, la nature de l'autre, et la bonne gestion entre les deux. Il y a une histoire, des réseaux, des contextes.

Cette réticence à accepter des témoins m'a paru encore plus claire lors d'une sortie avec une autre équipe, dans une

26. Le *consorzio* est un dispositif administratif rendant possible la présence, à côté des chasseurs locaux ayant droit à exercer dans le secteur, de quelques « étrangers ». Il s'agissait, dans la plupart des cas, de citoyens propriétaires d'une maison secondaire dans la vallée, d'anciens résidents migrés ailleurs, de notables « utiles », liés, pour des raisons d'opportunité mutuelle, aux intérêts villageois.

commune située un peu plus bas dans la vallée, qui avait accepté ma présence sans problème. À la fin de la journée, qui ne fut pas très profitable (pas de prises, juste le constat que les chevreuils étaient en train de revenir), on s'est mis à parler de la chasse de sélection et de la difficulté de distinguer le mâle de la femelle du chamois lorsqu'ils sont en train de courir :

« On ne tire que les mâles ?

– Non, non, on peut tirer aussi les femelles, mais seulement si elles ne sont pas suitées.

– Les stériles ?

– Oui. Après, bon, il arrive que quelqu'un tire sur le petit [vague sourire]. La femelle n'est plus suitée, et alors... »

Suis-je en train de balancer les chasseurs ? De colporter des faits scandaleux qu'il faudrait cacher ? De trahir la confiance de mes informateurs ? Au lieu de se scandaliser, ou de nier l'évidence (« Tu vois ? On sollicite des ethnologues, et voici le résultat ! »), mieux vaut replacer ces témoignages dans leur contexte anthropologique. Aujourd'hui, dans les Alpes, je le rappelle encore une fois, les chamois abondent ainsi que les cerfs et les chevreuils. Cela grâce aux règles que les chasseurs eux-mêmes se sont données et qu'ils ont su, dans leur grand ensemble, respecter. Le résultat le prouve. Mais la société n'est plus la même et les animaux sauvages n'occupent plus la même place qu'aux temps où le paysan mettait en danger sa vie pour aller faucher, jusqu'au bord des falaises, l'herbe nécessaire pour nourrir son bétail. L'ontologie des bêtes n'était pas celle d'aujourd'hui. Dans l'univers agricole préécologiste, le gibier n'était pas une ressource à préserver. La conversion du chasseur rural en chasseur écologiste est une donnée objective (même si tous les chasseurs ruraux n'entrent pas dans cette catégorie, bien

évidemment²⁷). Mais, aux temps de mes enquêtes, je le répète, la conception pluriséculaire qui opposait les animaux domestiques aux animaux sauvages (ces denrées aléatoires, pensées en dehors du circuit économique, dont on pouvait disposer comme on voulait) empreignait encore les consciences et dictait les pratiques des chasseurs les plus liés aux valeurs de la tradition.

LE SAUVAGE, ÇA PUE

Les recherches des ethnologues des années 1980 tendaient à symétriser l'opposition domestique/sauvage qui joue un rôle essentiel dans la structuration du cosmos cynégétique : l'espace symbolique était partagé en deux, avec des degrés d'intensité intermédiaires assurant le passage d'un état à l'autre. La sphère domestique était connotée par certaines valeurs. Celle du sauvage en prévoyait d'autres, tout aussi appréciées, mais de signe opposé (il faut de tout pour faire un monde). Le bel article de Claudine Fabre-Vassas consacré au partage du *ferum* chez les chasseurs languedociens (un article pionnier, qui a inspiré de nombreux ethnologues²⁸) illustre à la perfection cette manière de présenter les choses. Nier la centralité de ce paradigme serait peu sérieux. Je viens d'ailleurs de rappeler à quel point l'imaginaire collectif s'organise autour de cette opposition en dépit de son caractère illusoire (la naturalité de la nature est une construction culturelle, nous le savons, mais nous faisons semblant de l'ignorer). La réalité que j'avais sous les yeux me conduisait à envisager

27. Peut-on être écologiste et agraineur de sangliers à la fois ?

28. C. Fabre-Vassas, « Le partage du *ferum* : un rite de chasse au sanglier ».

la question sous un angle « perspectiviste », pour employer le vocabulaire d'aujourd'hui – un perspectivisme matérialiste, comme celui théorisé par Maurice Godelier dans l'étude des perceptions différentes des Pygmées et des Bantous à l'égard du même milieu naturel²⁹. Nous généralisons facilement, mais l'opposition domestique/sauvage qui circule dans la tête des urbains n'est pas la même que celle qui traverse l'esprit des populations rurales vivant en prise directe avec la nature. C'est une évidence, certes, mais riche d'implications. Nous lisons le monde – et c'est une autre évidence – au prisme de l'action que nous y exerçons. Or, chez les éleveurs et les agriculteurs que j'ai pu rencontrer dans le val Germanasca, cette enclave alpine en mutation, la manière de hiérarchiser les pratiques de chasse mettait au premier plan les valeurs du domestique. L'attachement à la viande sauvage était revendiqué en tant que marqueur identitaire (« Nous, les chasseurs, nous aimons la viande sauvage »), mais au sein d'un système « domesticocentré », pour ainsi le dénommer. Même sur le plan alimentaire, à l'instar des espaces soustraits au contrôle humain où le folklore plaçait les esprits malfaisants et autres créatures démoniaques, le sauvage restait entouré d'une aura ambiguë³⁰. Si les chasseurs consommaient entre eux, sur place ou dans des endroits isolés, les parties « les plus sauvages » de leurs proies (les abats, les poumons), c'est d'abord qu'elles n'étaient pas dignes d'entrer dans la maison. Il s'agissait des parties les plus humbles, des rebuts, en quelque sorte. Et si, dans la même logique, ils organisaient des festins à base de renard, c'est que la chair de ce charmant canidé n'avait aucune valeur, et que sa consommation n'enlevait rien à la famille. On faisait de nécessité vertu : refusés

par la *domus* en raison de leur « puanteur » et de leurs propriétés alimentaires douteuses, les rebuts de la famille faisaient l'objet d'un recyclage symbolique. Leur consommation clandestine nourrissait simultanément, à peu de frais, les convives d'un banquet « initiatique » et une puissante mise en scène : le retour périodique à l'état de nature.

Je n'ignore pas le caractère rabat-joie de ces considérations. L'accent mis sur l'aspect fictionnel de l'acte de chasser gauchit le cliché romantique du chasseur/berserk, le chasseur/fauve qui retrouve pour de vrai, au fond de la forêt, la sauvagerie perdue. Mais ça nous parle de la ruralité et de ses priorités. La chasse est une régression contrôlée, purement imaginaire, aux stades archaïques de l'humanité. Une parenthèse festive où l'on mime et commémore ce qu'on a cessé d'être depuis un long moment.

À QUI APPARTIENT LA NATURE SAUVAGE ?

Nous avons tous la fibre un peu rurale aujourd'hui et, lorsque l'occasion se présente, nous aimons nous mettre au vert. Mais le vert de qui ? Publié en 2003, l'article « Mauvais indigènes et touristes éclairés : sur la propriété morale de la nature dans les Alpes » signalait une situation aux contours absurdes qui, par la suite, n'a fait que s'amplifier. Déjà, à cette époque, il arrivait fréquemment que les villageois, de retour d'une sortie fructueuse, soient sévèrement admonestés par les touristes qu'ils croisaient sur le chemin : « Pauvre bête ! Vous en êtes fiers, hein ? » La situation était devenue tellement embarrassante qu'ils avaient pris l'habitude de rentrer à la sauvette en dissimulant autant que possible leur proie.

29. M. Godelier, *L'idéal et le matériel : pensée, économies, sociétés*.

30. Que les autorités religieuses, par ailleurs, contribuaient à renforcer.

C'en était fini des tours du village et de l'étape triomphale au bistrot pour présenter à tout le monde, dans la réjouissance collective, le résultat de l'expédition. Si la situation était absurde, et elle le reste, c'est que ces « tueurs de pauvres bêtes » étaient, assez souvent, les propriétaires des territoires où ils recevaient la leçon de morale. Les « grondeurs », avec leurs chiens d'appartement qui dérangent le gibier (« Mais je le tiens à la laisse, ne vous inquiétez pas... »), leurs *mountain bikes* qui scalpent les pâturages, leurs raquettes de neige qui délogent les lièvres variables et les tétas en les condamnant à une mort par épuisement³¹, profitaient de la tolérance des « grondés ». Ils ignoraient qu'ils étaient chez quelqu'un. Ils n'y pensaient pas. Et, de toute façon, « la nature est à tout le monde ». Aujourd'hui, les chasseurs dénoncent cette manière asymétrique de penser le droit de propriété (« J'aime la nature, donc tu dégages »), en rappelant que 80 % des forêts, en France, appartiennent à des particuliers. Ces particuliers, lorsqu'ils chassent, sont soumis à une injonction paradoxale : s'ils ne clôturent pas leurs bois, on les accuse de mettre en danger la vie des promeneurs. S'ils les clôturent, on les accuse de confisquer le gibier et de transformer leur propriété en un abattoir à ciel ouvert.

AU CŒUR DE LA MÉDITERRANÉE

En Corse, l'ambiance était différente, plus sereine. J'y avais été invité par le parc naturel régional, une instance appréciée

par la population locale³². On n'avait pas besoin de me donner des rendez-vous bidons, comme ça a été plusieurs fois le cas dans les Alpes italiennes et françaises, parce que les tensions étaient ailleurs. Quelques tensions traversaient aussi le monde de la chasse, pour être plus précis, mais elles prenaient des configurations différentes. Elles concernaient notamment les conflits interclaniques ou les rivalités intercommunales. Après deux mois d'enquête – je raconterai juste cette anecdote –, j'ai été arrêté sur la route par trois jeunes en voiture : « Hé ! Pourquoi tu passes ton temps à interroger les gens de l'autre clan ? Et nous ? » Je n'y avais pas prêté attention : les informateurs qu'on m'avait présentés, logiquement, me donnaient les adresses des autres membres de leur réseau. J'excluais donc de mes enquêtes la moitié du bourg. La question posée par les trois gaillards en voiture était embarrassante : j'aurais bien aimé suivre leur suggestion mais si, du jour au lendemain, j'avais commencé à fréquenter les membres de l'autre clan, j'aurais été perçu comme un traître. Cela dit, à part ces petits contretemps, l'atmosphère était décontractée. Les vraies sources de conflit étaient ailleurs, en Corse, et l'État français n'avait aucun intérêt à transformer des pratiques rurales relativement bénignes en un dangereux enjeu identitaire. Il y avait aussi une raison plus profonde. Grâce aux remarques des témoins locaux qui ont guidé mes premiers pas, et grâce aux sources historiques que j'ai pu consulter, j'ai fini par comprendre une réalité *a priori* contre-intuitive : malgré la mise en folklore très précoce du chasseur corse, dans le passé de l'île l'activité cynégétique avait joué un rôle secondaire. On n'était pas en Sologne, ni à la cour de Louis XVI. Dans cette terre

31. La graisse accumulée pendant la belle saison, indispensable pour faire face aux rigueurs hivernales, se dissolvait dans les fuites répétées.

32. Avec toutes les réserves qui accompagnent l'emprise d'une institution publique sur la vie individuelle et collective.

de bergers et d'agriculteurs, les manières d'exprimer le prestige social prenaient d'autres chemins. La chasse devenait importante lorsqu'il s'agissait de mettre à profit le passage périodique des oiseaux migrateurs, et tout particulièrement des grives, cette manne destinée aux marchés du continent. Mais il s'agissait moins d'une chasse que d'un volet du travail agricole. Pour le reste, même ici, et d'une façon peut-être encore plus prononcée que dans les Alpes, l'intérêt de la population locale portait sur la sphère domestique. L'absence ou presque d'animaux sauvages dans le répertoire des proverbes et des récits traditionnels en est une preuve patente. Le sanglier occupait une place significative dans l'imaginaire insulaire, c'est vrai, mais dans les rêves des *mazzeri*³³, ou en tant qu'entité négative qui surgit du maquis pour détruire les récoltes et concurrencer les cochons dans les châtaigneraies.

LA THÉORIE DU COMLOT

D'où venait le mythe du chasseur corse sobre et prévoyant ? Parce que ce mythe était bien là, colporté même par certains commentateurs de la vie locale :

33. Figure centrale du folklore corse, le *mazzeru*, sorte de chamane insulaire, est décrit dans les termes suivants par Roccu Multedo sur la quatrième de couverture de son ouvrage *Le mazzérisme : un chamanisme corse* : « Le *mazzeru* est un homme comme vous et moi, qui fait des rêves de chasse. Il se poste, en esprit, au gué d'un ruisseau. Il abat la première bête sauvage ou domestique qui vient à passer et qui est l'esprit d'un être humain. Après l'avoir tuée, il retourne la bête sur le dos. Il s'aperçoit, alors, que le museau de l'animal est devenu le visage d'une personne de sa connaissance, qui va mourir. »

« Tu aurais dû le voir, le braconnier, devant le juge... Droit dans ses bottes. Il n'avait peur de personne. Il le regardait même avec un petit sourire. Ils sont comme ça les braconniers, ici. Mais il ne faut pas croire, hein ? Ils ne détruisent pas. Ils prennent juste ce qu'il leur faut. Nous sommes sobres, ici. »

Je n'ai aucun doute quant à la première partie du témoignage. Le passage sur le minimalisme du braconnier indigène, en revanche... trop d'indices semblent le contredire. Dans l'article « Le gibier de l'apocalypse : chasse et théorie du complot », je reconstitue les termes d'un paradoxe engendré par cette divergence entre la réalité historique et sa représentation mythique. Les chasseurs locaux, au milieu des années 1980, constataient la diminution du gibier dans l'ensemble du territoire. Elle dépendait en bonne partie de causes endogènes dont ils étaient les premiers responsables. Mais le mythe du chasseur-corse-écologiste-avant-la-lettre les empêchait de le reconnaître (« Puisqu'on a toujours été sobres, pourquoi le gibier aurait-il dû diminuer ? »). Ce déni avait débouché sur une théorie du complot qui n'était pas sans rappeler mes exemples alpins. Si les chasseurs des Alpes vaudoises expliquaient la disparition des lièvres par le fait qu'on leur vendait des reproducteurs stériles, les Corses, pour expliquer le même phénomène, disposaient d'une longue chaîne de boucs émissaires qui allait de l'État français aux rivaux du village à côté en passant par les céréaliers allemands et les touristes italiens.

LA « SPORTISATION » DE LA CHASSE ET SES EFFETS

Il fut un moment relativement long pendant lequel le chasseur officiel, tel qu'il se présentait dans les revues

spécialisées, n'était pas encore écologiste mais tenait à se différencier du « viandard ». C'était l'époque du *sportsman*. Le *sportsman* est un chasseur qui, dans ses préférences cynégétiques, exprime les valeurs individualistes de l'Occidental moderne. S'il chasse, lui, ce n'est pas pour la viande. C'est parce que ça fait du bien à la santé, ça fait plaisir aux chiens... c'est pour le « beau geste », le tir magistral. S'il pouvait ressusciter ses victimes, d'ailleurs, il le ferait volontiers. Le comble, ajoute-t-il, c'est qu'il n'aime pas trop le goût du gibier. Il ne le mange pas, il préfère le donner... Cette « sportisation » de la chasse, à première vue, devrait être ce qu'il y a de plus proche de l'idéal écologiste. Pas d'intérêt matériel, pas de prélèvements excessifs. Mais alors, pourquoi mes interlocuteurs corses critiquaient-ils cette idée ? Dans l'article « Pas légal, mais presque : autochtonie et droit de chasse dans le discours sur le braconnage en Haute-Corse », je propose une explication. S'ils n'aimaient pas penser la chasse comme un sport, c'est qu'ils en saisissaient les implications négatives. « Maintenant, la chasse est devenue un sport : but, but... » Ils déploraient l'idée mais, fatalement, ils étaient pris dans l'engrenage de l'émulation. Il suffisait de voir les soins qu'ils prodiguaient à l'étalage très « chorégraphique » des sangliers sur le bord de la route, à côté du bar, pour qu'ils soient bien visibles par l'équipe rivale. Lorsque, chez les anthropologues, on parle de l'« écologisme spontané » du chasseur traditionnel, on oublie de réfléchir aux conséquences pernicieuses de l'antagonisme cynégétique : « Pourquoi s'arrêter ? Si c'est pas nous qui les prenons, ce sera les autres. » « T'en a tué combien, toi ? – J'en ai tué trois. – Et moi j'en ai tué neuf, viens voir dans mon garage ! Gagné ! » C'est très humain et ça ne vaut pas que pour la Corse.

« DU GIBIER ACQUIS À PRIX D'ARGENT »

Je ne suis pas en train de suggérer que c'est encore la règle. Et, même par le passé, cela changeait en fonction du contexte : plus on a d'intérêts (privés ou collectifs) liés à la conservation du gibier, plus on évite de le décimer, c'est une évidence. Cela mérite un approfondissement qui nous donnera quelques renseignements supplémentaires sur les antécédents du « chasseur rural » sur qui on fantasme aujourd'hui. Nous pourrions ainsi mieux contextualiser le changement de statut connu par les animaux sauvages dans le passage de notre société de la « tradition » à la « modernité ».

Une étape cruciale, dans le changement de mentalité qui a vu la nature/interlocutrice des représentations « classiques » ravalée au rang de nature/objet (objet de soin, donc nature malade, nature pathologiquement dépendante de l'homme), est représentée par l'ardent débat qui vers la fin du XIX^e siècle, en Italie, a vu s'affronter les promoteurs des réserves privées aux tenants de ce qu'on appelait la « libre chasse ». Si l'occasion de la confrontation est fournie, au niveau parlementaire, par l'inquiétude générale que suscite la raréfaction du gibier, les soucis réels des deux camps opposés semblent être beaucoup plus d'ordre idéologique que d'ordre écologique. Dès cette époque, la proposition de protéger l'environnement à travers la création de parcs et de réserves est ressentie par une bonne partie de l'opinion publique comme un double abus. D'un côté, en effet, cette innovation viendrait compromettre la relation « ancestrale », libre et désintéressée, que le chasseur entretient avec la nature sauvage ; de l'autre, elle offrirait à une minorité privilégiée un bon prétexte pour monopoliser cette source de revenus spontanés

aux dépens des légitimes prétendants (qui ne sont pas forcément les propriétaires terriens, dans la mesure où le gibier est précisément *res nullius*).

Que la protection implique de fait une exclusion, c'est ce que nous disent clairement les défenseurs de l'option « réserviste » en indiquant les paysans – ces intrus qui perturbent la communication entre les chasseurs et l'environnement – pour principaux destinataires des mesures restrictives :

« Le dommage le plus sensible, Messieurs, savez-vous où et à cause de qui il se produit ? Il se produit là où les réserves sont peu soignées par les propriétaires qui les ont constituées d'avantage pour imiter les propriétaires limitrophes que par véritable passion de la chasse. Et le dommage est plus sensible et plus grave encore là où il n'y a pas de réserve du tout. Là, les paysans raflent tout, à commencer par les hases pleines et par les œufs des oiseaux. [...] Donc il me semble clair que les chasses gardées, bien tenues et surveillées par des propriétaires vraiment chasseurs, ne sont en rien la destruction du gibier, mais au contraire autant de conservatoires, si je puis dire, autant de viviers d'animaux. Ce qui viendrait à cesser si on abolissait les réserves : car alors les propriétaires ne se soucieraient point de repeupler leurs propriétés avec du gibier acquis à prix d'argent, voire même à l'étranger, sous prétexte que le premier venu pourrait le leur détruire ; ils ne se soucieraient point de soigner les animaux et d'en favoriser la protection sur leurs propriétés ; non, Messieurs, et au contraire, pour faire concurrence aux autres et le plus vite possible, ils rafleraient tout³⁴. »

Il ne s'agit donc pas de protéger abstraitement la nature, mais de la défendre *contre quelqu'un*. En effet, c'est seulement après en avoir interdit l'accès (pour le bien commun), que le propriétaire du fonds sera motivé à investir. Le langage adopté pour louer les avantages de choix mérite notre attention : nous

34. A. Dei, « Una gita a San Gimignano ovvero : riserve o non riserve ? ».

y trouvons, précocement employés, des termes appartenant au lexique de la grande entreprise et entrés depuis dans l'usage courant. La réserve est un *vivier*. Le propriétaire *acquiert à prix d'argent, protège et repeuple*. Pour conserver il doit éliminer toute *concurrence*, certes, mais la collectivité pourra jouir des *bénéfices* de cette initiative, puisque le gibier excédentaire, sortant des limites fixées, se rendra disponible pour tout le monde (ce qu'on appelle actuellement la logique du ruissellement). Le projet adopte déjà la démarche de l'entreprise industrielle : le gibier n'est plus une *surprise*, ce n'est plus un *don*, mais un *capital* dont chaque chasseur, d'année en année, *prélève les revenus*. Même la faculté d'accaparer l'exclusivité sur un territoire de chasse est, dans l'esprit de ces novateurs, une simple question d'argent : « Le possesseur de la chasse gardée, proposent-ils au législateur, devra verser un impôt annuel de lires [...] pour chaque hectare de terrain sur lequel il entend interdire l'accès pour l'exercice de la chasse³⁵. » C'est bien la logique mercantile répondant à la formule « chaque chose vaut son prix », une logique à laquelle beaucoup d'amateurs, à l'époque, refusaient de se conformer :

« Pour un chasseur passionné, que voilà une bien charmante proposition, répliquent en effet les défenseurs du vieux système. Ainsi donc, nous autres chasseurs nous devrions baisser la tête et nous mettre à la merci de ces messieurs les propriétaires [qui vont clôturer] à leurs frais chaque bout de terrain, payant allègrement la réalisation tant attendue d'un caprice et satisfaisant leur envie frénétique d'être les seuls à jouir de ce qui revient à tout le monde. [...] [Contentons-nous de rétablir] une surveillance véritable et rigoureuse et le gibier reviendra aussi abondant parmi nous qu'au temps de nos grands-pères, sans qu'on ait besoin de la tirelire des réserves³⁶. »

35. D. Di Sant'Uberto, « Il diritto di riserva ».

36. *Ibid.*

La question est exprimée en des termes essentiellement juridiques, mais dans les coulisses nous assistons au déroulement d'un conflit de toute autre nature. Car ce qu'on voit s'affronter ici, ce sont en fait deux modèles de légitimation de la pratique cynégétique. Les « réservistes », pour leur part, proposent un monde où les prestations de la nature et la vie même de l'animal peuvent être achetées comme autant de « services » (« Dis-moi combien tu veux »). Mais, aux yeux des nostalgiques du modèle « romantique », la prétention d'acheter une chose qui ne peut s'acquérir que sous la forme d'une « contre-prestation » est tout simplement aberrante. Pour eux, la réserve n'est qu'une vulgaire « tirelire », alors que la relation à la nature sauvage prévoit par définition le labeur, la renonciation à toute finalité de caractère utilitaire, le « sentiment » et la dissipation.

Nous n'en sommes plus là. L'écologisation de la chasse, pour revenir à l'actualité, a eu des répercussions sur le sens de l'honneur, qui n'est plus le même. On n'est plus à l'époque de Raboliot, qui partait à la chasse à n'importe quel moment, appelé par la nature en personne, ni du D^r Marcel Couturier qui, sous prétexte d'étudier les chamois et tout en œuvrant à leur protection, se vantait d'en avoir tué des centaines³⁷. La fierté du chasseur porte aussi sur sa capacité à se retenir. J'ajouterai que la dynamique compétitive inhérente aux équipes de chasse porte en elle un puissant antidote, celui de la délation : repérée par les rivaux – et les informations circulent même dans la verdure –, toute action illicite, toute entorse au règlement risque d'être signalée à l'autorité judiciaire.

LE CHASSEUR RURAL NE MENT PAS, IL IMPROVISE

La véritable donnée dont dispose le chercheur, remarquait Georges Devereux, est l'angoisse qu'il ressent à la fin de ses entretiens³⁸. L'article « Pourquoi les informateurs se contredisent-ils sans arrêt ? Les Corses, les Alpains et le déclin du substantialisme dans les sciences de l'homme » complète ma réflexion sur l'écologisme rétrospectif du chasseur en évoquant, justement, mes angoisses de chercheur. C'est un article axé sur la question identitaire et, plus largement, sur les objets et les méthodes de l'ethnologie. Il compare le sentiment de la nature du peuple corse³⁹, tel que j'ai pu le reconstituer pendant mes séjours dans la région, avec son analogue alpin. Il commence par une reconstitution à large échelle, mobilisant toutes sortes d'indices pour argumenter mon point de vue, et il finit par s'interroger sur les motivations d'un chasseur d'origine rurale, sorte de caméléon installé dans les Préalpes de Vénétie, dont j'ai pu suivre, pendant une période relativement longue, les comportements et les discours. En profitant d'une subvention du ministère de l'Agriculture, il venait de faire goudronner le chemin forestier qui menait à sa bergerie. Il s'agissait, plus précisément, d'une bicoque située dans le haut d'une vallée qu'il avait réussi à acheter une vingtaine d'années auparavant dans des circonstances romanesques. Depuis le goudronnage, notamment le dimanche, les visiteurs ne manquaient pas. Certains appréciaient l'innovation. D'autres déploraient le « gâchis

38. G. Devereux, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*.

39. C'est une généralisation arbitraire, je sais que le lecteur averti saura bien relativiser.

37. M. Couturier, *Sur les traces de mes 500 chamois de France*.

environnemental ». Ses réponses changeaient en fonction de l'interlocuteur : « Eh oui, j'en avais vraiment hâte. On n'est plus au temps des cavernes, quoi... » ; « Ça m'a crevé le cœur, vous savez ? Moi aussi j'aime la nature, et j'ai du mal à m'adapter. Mais c'était nécessaire. » Bref, plusieurs voix aux intonations différentes, sportives, enthousiastes, méditatives, sortaient de la bouche de mon informateur. On aurait dit un possédé. Mes réactions oscillaient entre l'indignation, le rire nerveux et la curiosité : comment cet homme lucide et cohérent dans sa vie de tous les jours pouvait-il changer d'avis et de posture avec une telle souplesse ? Après, j'ai compris. C'est que le thème de l'écologie était étranger à son horizon motivationnel. On lui adressait des questions qu'il ne s'était jamais posées, issues d'autres univers, d'autres paradigmes, et, puisqu'il était courtois, il cherchait à faire plaisir à tout le monde.

LE POINT DE VUE DES CHASSEURS

Je relis cette introduction et je suis perplexe. Plusieurs courants anthropologiques, actuellement, insistent sur la nécessité de laisser à l'acteur social le dernier mot. Le sujet de l'étude c'est lui, c'est à lui donc de décider si les analyses du chercheur sont pertinentes ou pas. D'où la question suivante : est-ce que les personnages dont je parle dans cette étude se reconnaîtraient dans mes portraits et dans mes conclusions ? Et, plus largement, qui pourrait s'intéresser à cet ouvrage ? Pas les ennemis de la chasse, j'imagine. Quitte à se servir de mes « révélations » pour descendre les chasseurs, ils trouveraient que mes textes, au bout du compte, fonctionnent comme des contre-feux : ils anticipent les

critiques, les relativisent et contribuent, par là, à légitimer la pratique. Ils ne plairaient pas aux chasseurs conventionnels non plus (parmi les excentriques, peut-être que je risque de trouver quelques amateurs). Pas aux idéologues du monde de la chasse en tout cas⁴⁰, de plus en plus enclins à présenter cette ancienne « passion » comme une activité de gestion fondée sur de solides bases scientifiques :

« La chasse est un des aspects possibles de la gestion faunistique, en entendant par *gestion faunistique* ce qui est exprimé par le terme anglais *wildlife management*. Selon Giles (1979), la gestion faunistique est "la science, la technique et l'art de prendre des décisions et d'agir pour manipuler la structure, la dynamique et les rapports des populations animales, de l'environnement et des hommes, pour atteindre des objectifs humains spécifiques par le moyen des ressources fournies par les animaux sauvages"⁴¹. »

J'ai en fait du mal à penser que les responsables du cynégétique, en découvrant cette étude qui ne cache pas les discontinuités, apprécieraient que l'on remette en cause le récit consensuel qu'ils cherchent à divulguer, et notamment l'idée que chasse et ruralité sont des synonymes. Mais on peut les comprendre : pour mener à bien leur tâche, qui est celle de réunir les représentés sous la même enseigne, ils sont obligés de respecter une ligne rhétorique fondée sur le topos de la « grande famille » et de trier les contributions au débat. Ils estiment que, pour sauver la chasse, il ne faut pas différencier ses modalités en fonction de leur compatibilité avec les valeurs ambiantes (la suppression des chasses dites cruelles

40. Les gestionnaires de la « langue des bois ». *La langue des bois : l'appropriation de la nature entre remords et mauvaise foi* est le titre de mon avant-dernier ouvrage publié en 2020.

41. F. Perco, « Aspetti etici, falsi miti e problemi reali della caccia in Italia e della gestione faunistica nei parchi ».

n'étant qu'un préalable à la suppression de toutes les autres⁴²). Ils acceptent donc volontiers des analyses anthropologiques insistant sur les vertus fédératrices de la chasse et sur les affinités électives partagées par la communauté des « vrais chasseurs ». Ils apprécient également, pour les mêmes raisons, les études soulignant le caractère « interclassiste » de la chasse à courre, capable d'enthousiasmer, dans un même élan, le châtelain et le roturier. Ils aiment que l'on s'attarde sur la chasse de sélection, aux bienfaits incontestables, devenue le faire-valoir, le fleuron du « chasseur authentique ». Ils sont flattés lorsqu'on parle du chasseur primordial, préhistorique, l'ancêtre de tous les chasseurs dont le sang bouillonnant s'est transmis, de génération en génération, jusqu'au chasseur du dimanche et à son chien (au pédigrée tout aussi préhistorique). Ils trouvent très convaincantes les références aux rituels, anciennes et nouvelles, qui transforment tout possesseur d'un permis de chasse en une sorte de druide ou de templier.

Ils sont moins intéressés, en revanche, par les études remettant en cause le mythe de l'égalitarisme du « cercle des nemrods » (Pas de classes sociales lorsqu'on est dans les bois ? Ça se discute...). Ils déplorent qu'on rappelle que les adeptes de vénerie, derrière leurs emprunts lexicaux et vestimentaires à la tradition, perpétuent une manière de traquer le gibier qui a une drôle de ressemblance avec le lynchage. Ils cherchent à oublier que les chasseurs d'opérette canardés par les humoristes existent bel et bien, et qu'ils sont nombreux. Ils deviennent susceptibles si on remarque l'aspect saugrenu des battues au sanglier, artefacts chimériques greffant sur une pratique très ancienne des technologies modernes (tous ensemble dans la forêt, comme au Moyen

Âge, mais avec des fusils à canon rayé qui tuent un bon-homme à trois kilomètres).

Reconnaître ces évidences, pourtant, ne serait pas inutile. Au lieu de décrédibiliser les chasseurs, ça leur permettrait de participer au débat public avec plus de sérénité. D'abord par rapport à la question écologique : admettre que le chasseur d'avant la crise environnementale n'était pas un écologiste, puisque ça n'avait pas de sens, ne lui coûterait pas grand-chose. Ça rendrait bien plus recevable la référence aux compétences naturalistes du chasseur rural, injustement sous-estimées. Le renoncement à la langue de bois autour de la mort de l'animal, avec des formules du genre « Je lui rends les honneurs comme il se doit⁴³ », voire « Chaque tir que j'exécute sur une espèce de gibier est mûrement réfléchi et doit être éthiquement justifiable pour moi. Je le dois à notre faune sauvage⁴⁴ ! », l'aiderait à dissiper les soupçons d'hypocrisie qui entourent ses déclarations. Comme je cherchais à le montrer dans *L'utopie de la nature* et, bien plus récemment, dans *Faut qu'il saigne*⁴⁵, au lieu de cacher leur engouement pour la scène sanglante qui est au cœur de l'expérience cynégétique, il pourrait rétorquer à ses opposants :

43. J'ai repéré cette phrase sur Twitter (désormais X) : @DoryC6, 24 décembre 2022. L'autrice doit avoir lu *Au pays du chamois*, de Jean Proal (on y reviendra). Si elle ne l'a pas lu, son témoignage est encore plus probant, montrant la puissance de ce cliché, une manière verbale d'« arranger les choses » qui constitue une véritable convention. Je commente dans les détails le passage de Proal dans le paragraphe « Le récit de chasse comme éloge funèbre » de *L'utopie de la nature : chasseurs, écologistes et touristes*, p. 120-124.

44. Site internet de Geco, « Récits de chasse » (geco-ammunition.com/fr/geco-world/stories/hunting-stories/hunting-stories-detail/a-hunters-badge-of-honour).

45. S. Dalla Bernardina, *L'utopie de la nature : chasseurs, écologistes et touristes ; Faut qu'il saigne : écologie, religion et sacrifice*.

42. Cette crainte est tout à fait raisonnable, de mon point de vue, et le taux de cruauté des différentes chasses est un critère très aléatoire.

« D'accord, l'acte de prédation me fascine, mais il vous fascine aussi. Vous le dégustez dans les documentaires animaliers qui détaillent la vie des prédateurs, vous le reproduisez même à grande échelle, et concrètement, avec le retour des ours et des loups qui massacrent des bêtes partout, jour et nuit, même en dehors de la période de chasse. Vous participez à la chasse, mais par prédateur interposé. »

Ici et là – le rappeler n'est pas inutile –, l'envie de renoncer à la langue de bois et de reconnaître les mobiles profonds de la passion pour la chasse reprend le dessus. Ça a été le cas d'une déclaration du président de la Fédération nationale des chasseurs pendant l'émission *Les grandes gueules*, sur RMC, le 9 novembre 2021. Le propos inattendu de ce personnage polyédrique, qui incarne admirablement, à lui tout seul, la pluralité des âmes du chasseur français, a suscité des réactions très variées allant de l'incrédulité au sarcasme, de la délivrance jubilatoire (« Finalement quelqu'un qui dit vrai ») à l'allégresse inquisitoriale (« Finalement quelqu'un qui passe aux aveux »). La scène est hilarante. Interpellé par son interlocutrice, qui lui reproche la barbarie de la chasse en enclos, Willy Schraen lui répond :

« Tu penses qu'on est là pour réguler ? Mais t'as pas compris que pour nous c'est une passion ? T'as pas compris qu'on prend du plaisir dans l'acte de chasse ? [...] Tu crois qu'on va devenir les petites mains de la régulation ? [...] Mon métier, ce n'est pas chasseur. J'en ai rien à foutre de réguler. »

On peut interpréter cette déclaration comme un lapsus, la confirmation du caractère mythique de l'écologisme primordial du « vrai chasseur⁴⁶ ». Mais on peut y voir également un acte de franchise rappelant, à ceux qui gèrent aujourd'hui

le discours sur la mort animale, toute la complexité de nos rapports aux non-humains (la langue de bois n'étant pas une exclusivité des chasseurs). C'est le signe, peut-être, que les quelques chasseurs qui restent n'ont plus envie de passer leur temps à s'excuser, ni de laisser à d'autres (plus sensibles ? plus cultivés ? plus désintéressés ? plus angéliques ?) la prise en charge de la question morale.

LE POINT DE VUE DE MES COLLÈGUES

J'évoquerai, pour finir, ma seconde source de perplexité. Est-ce que ma lecture est pertinente ? Est-ce que j'ai raison ? Et, si j'ai raison, est-ce que ceux qui, parmi mes collègues ayant travaillé sur la chasse, proposent des interprétations différentes de la mienne ont automatiquement tort ? À l'époque où j'ai écrit ces textes, je dois avouer que je le pensais. C'est comme ça : pour se construire en tant que chercheur, on se positionne énergiquement en poussant à l'extrême ses conclusions⁴⁷. Aujourd'hui, j'ai tendance à considérer notre travail comme un jeu. Très sérieux, certes, mais un jeu. Dans le résultat final, beaucoup dépend de la nature des partenaires et des règles que l'on s'est données. C'est la question du destinataire : à qui je m'adressais lorsque j'ai rédigé mes états des lieux ? Au monde académique ? Au CNRS, censé éventuellement me recruter ? Aux éditeurs, susceptibles de vendre quelques exemplaires de mon futur ouvrage ? Aux chasseurs,

47. Certains chercheurs, c'est vrai, se constituent une identité professionnelle en jouant sur la modération, sur l'idée de « neutralité » érigées en théories. C'est l'épistémologie du mi-figue, mi-raisin.

46. Lequel ? Ils représentent tous la ruralité, maintenant.

et notamment à celui que j'évoque en exergue, qui portait des lunettes à la Groucho Marx et lisait des bouquins d'ethnologie ? Aux écologistes, obligés de prendre acte d'un discours moins manichéen que celui qu'ils avaient l'habitude de cautionner ? C'était un jeu pour qui, finalement ? Et de quel genre ? C'était un jeu de hasard et d'habileté à la fois. C'est toujours le cas, dans notre domaine. Un jeu de hasard parce qu'on mise sur une piste alors qu'on aurait pu en choisir d'autres. D'habileté parce que, une fois indiquée cette piste, cette « intuition » sur laquelle on parie, il faut la poursuivre jusqu'au bout. Moi, à partir d'une certaine donne, j'ai défendu cette idée-là. D'autres, avec des donnes un peu différentes, juste un peu mais suffisamment, en ont défendu une autre. À leur place, peut-être, j'aurais fait pareil. Chacun ses cartes, chacun sa narration. La réalité de la chasse est l'entrecroisement de ces narrations.



▲
**TOUS LES CHASSEURS
 NE SE RESSEMBLENT PAS**

Si l'on entend par « écologiste » une personne connaissant en profondeur les milieux naturels et les relations entre les espèces, alors le chasseur écologiste existe depuis longtemps. Mais il s'agit moins des chasseurs institutionnels que de figures « marginales » : oiseleurs, piégeurs ou braconniers.

ROCCOLO (TENDERIE POUR LA
 CHASSE AUX PETITS OISEAUX).
 QUANTIN (ITALIE), 1989.
 CLICHÉ S. DALLA BERNARDINA.